

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 1^{ER} ET DIMANCHE 2 FÉVRIER 2014

Geneviève Desrosiers, la lumière indélébile

Des poèmes posthumes qui continuent d'émouvoir

«Ce qui force la vie, c'est que la lumière est indélébile», a écrit avant de mourir trop jeune la poète d'un seul livre, Geneviève Desrosiers. *Nombreux seront nos ennemis*, publié à titre posthume en 1999, est depuis un cas particulier, un petit livre culte — 53 «vraies» pages, complétées de fragments et de lettres. Une poésie qu'on se fait mettre dans les mains par un libraire allumé ou lors d'une soirée de lecture. Des vers qu'on parcourt sans savoir qu'il y a là risque de contagion. Plusieurs l'ayant lu adoptent le bouquin, le donne comme un secret, le rachète parfois ainsi six ou dix fois — j'en suis. Portrait d'un épiphénomène.

CATHERINE LALONDE

L'éditeur de la petite maison L'Oie de Cravan, Benoît Chaput, est tombé par hasard en 1997 sur un poème de Desrosiers, scotché au mur chez une amie commune. C'était *Nous*, seul poème qu'aura finalement publié Desrosiers de son vivant, dans la revue *Arcade*. «*Nous donnerons des perles aux cochons, des sous aux pauvres, de l'alcool aux alcooliques, des baisers aux amoureux, de la viande aux chiens, des poissons aux oiseaux et du blé aux assassins.* / *Nos amis ne nous quitteront plus*», y lit-on. Coup de foudre. «*J'ai capoté*», se remémore l'éditeur en entrevue. Il entre en contact avec la famille et, du même élan, en leur deuil: Desrosiers est décédée accidentellement quelques mois plus tôt, en mars 1996, à 26 ans. Elle laisse une boîte emplie de «*beaucoup de poèmes en vrac, pas terminés, des travaux*». Avec une des sœurs, Julie Desrosiers, l'éditeur fouille et trie. «*On a gardé ce qui nous semblait digne. Il y en a plein, des fragments, qui n'ont pas été et ne seront pas publiés. On n'a rien, rien changé. Dans le matériau qu'on avait, des choses se répétaient: des phrases qu'on retrouvait dans les lettres, les poèmes, les fragments. Elle cherchait vraiment à cerner, à s'approcher de la forme qui lui semblerait la plus juste possible*, poursuit l'éditeur. Il y avait tout un ensemble de poèmes, clairement terminés, qu'on a mis dans la première partie du recueil.» Ces textes s'articulent autour des pronoms, titrés *Je*, *Tu*, *Elle*, le fameux *Nous*, le *Vous*, etc.

Née en 1970, si Geneviève Desrosiers se dirige en arts vi-

suels à l'UQAM, elle touche à tout. Elle tâte de la composition dramatique auprès de Denise Boucher, se colle à des sculpteurs et des peintres comme assistante ou amie, court les soirées de poésie où elle lit parfois aussi. Ceux qui l'ont connue se souviennent d'un grand magnétisme, de la chaleur de sa voix, d'une fille impertinente, indomptable, qui avait, *dare devil*, du plaisir à prendre certains risques, à vivre *on the edge*.

L'artiste visuelle Valérie Blass était alors compagne d'études. «*Elle était très mature comme poète — je n'ai su que plus tard qu'elle écrivait —, mais en arts visuels elle commençait juste à trouver sa voie. Elle était dans*

l'expérimentation, travaillait tous les matériaux: dans le cours de résine, elle avait fait une œuvre en plexi; dans le cours de bois, elle avait gossé en gouge taille directe une super belle paire de gants de goaler, rouges. Elle était très intéressée par le pop art.» La sculpteure insiste: Desrosiers avait une force de travail gigantesque. «*C'est fou, la quantité d'œuvres qu'elle avait faites en une année. Je savais qu'elle écrivait, mais jamais j'aurais pu penser qu'elle écrivait autant. Elle faisait la fête, aussi.*»

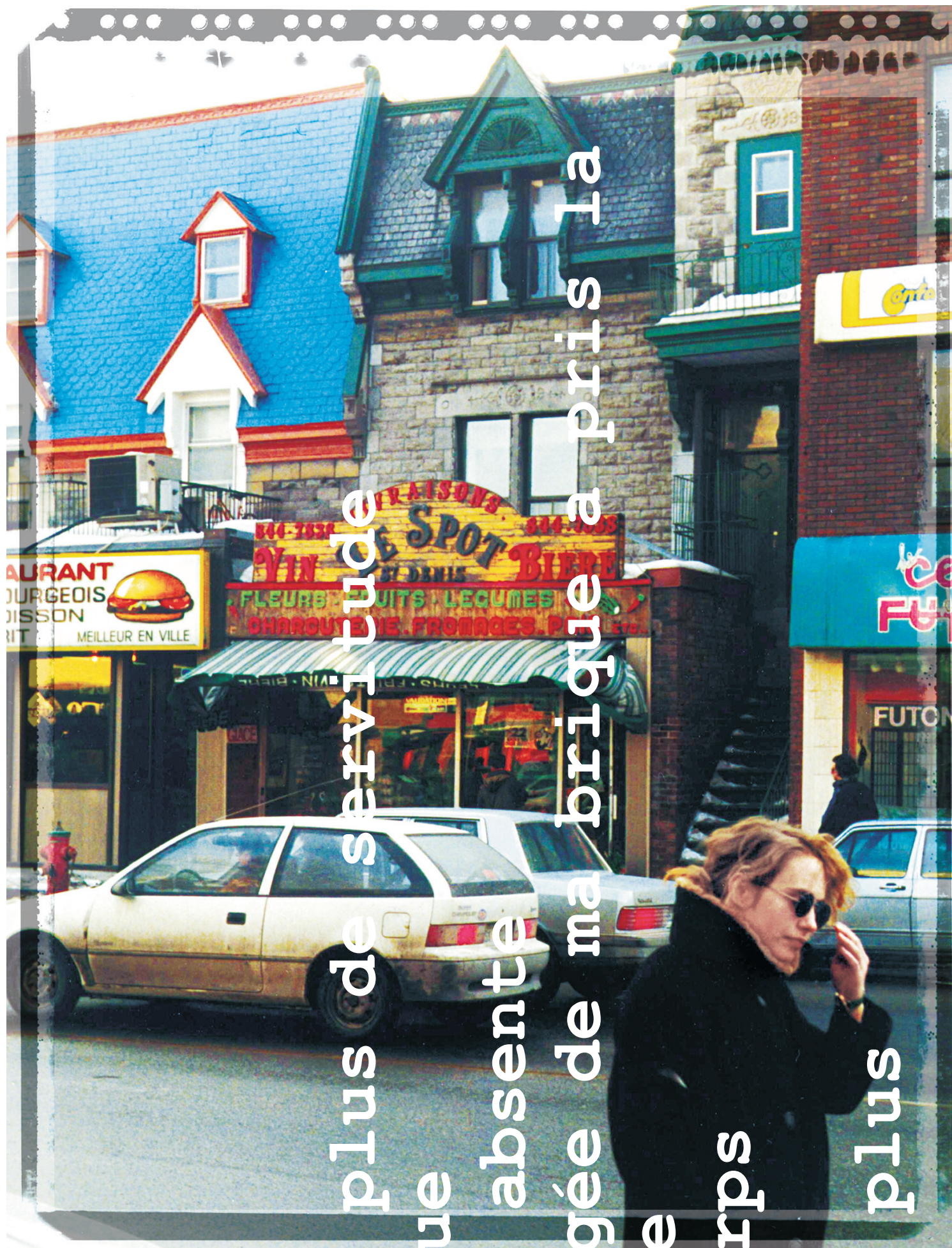
Et c'est un soir de fête, en mars 1996, chez son ami peintre Serge Lemoine, qu'elle chute d'un balcon, de plusieurs étages. L'accident bête, le déséquilibre, la vie fauchée qui la fait rejoindre trop tôt la société des poètes disparus. L'auteure et amie Hélène Monette continue de bellement se demander, sur cette chute fatale, «*pourquoi elle n'a pas ouvert ses ailes.*»

Restent ses mots. Une poésie brute, impolie, qui gambade

VOIR PAGE F 2 : POÈMES



GENEVIÈVE DESROSIERS
Icône de la joie



FAMILLE DESROSIERS

Bienvenue
je suis morte

Bienvenue

je n'ai plus de servitude
Bienvenue
je suis absente
une rangée de ma brique a pris la
place de
mon corps
plus

« Il y a chez elle un mélange improbable de légèreté et de lassitude, de laisser-aller ironique et d'une gravité très noire. »

Mathieu Arsenault

Bienvenue
je ne vous vois plus



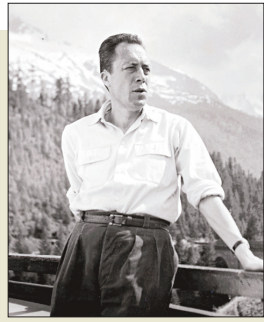
L'art de la gifle littéraire selon
Thomas Bernhard
Page F 5



Revisiter 200 ans de **nationalisme** québécois
Page F 6

LIVRES

LA VITRINE



À LA TÉLÉ

VIVRE AVEC CAMUS

Documentaire de Joël Calmettes
Produit par Arte, 2013
Diffusé le dimanche 2 février à 20h30,
rediffusion samedi 8 février à 4h
À Artv

Au-delà des analyses savantes de l'œuvre d'Albert Camus, il y a tout le bien qu'en pensent des générations de lecteurs. Des lecteurs qui ont trouvé leur bonheur dans ses romans, son théâtre et ses essais, qui se sont reconnus dans ses personnages iconiques, qui ont trouvé un sens à leur vie grâce à ses textes. Ce documentaire tout simple de Joël Calmettes, réalisé au moment où l'on soulignait le 100^e anniversaire de naissance de l'auteur de *La peste* et de *L'étranger*, laisse toute la place à une dizaine de fervents admirateurs de divers horizons d'un peu partout dans le monde: un poseur de planchers de Toronto, un publicitaire camerounais, un apprenti pâtissier algérien, une gendarme et un médecin français, un professeur japonais et quelques autres, dont la chanteuse américaine Patti Smith. Tous partagent avec un enthousiasme contagieux leur attachement pour ses ouvrages, et certains vont même jusqu'à admettre que leur lecture leur a sauvé la vie. De quoi replonger dans son œuvre ou la faire découvrir à d'autres.

Amélie Gaudreau



BANDE DESSINÉE

AINSI SOIT BENOÎTE GROULT

Catel Muller
Grasset
Paris, 2013, 326 pages

Il y a des rencontres qui vont parfois de soi, comme celle de la bédéiste « bio-graphique » Catel Muller avec Benoîte Groult. Après avoir mis en récit, par le passé, la vie de Kiki de Montparnasse et d'Olympe de Gouges, s'attaquer à cette autre figure patrimoniale du mouvement féministe français relevait sans doute de l'évidence pour Catel, évidence qui donne aujourd'hui corps à un pavé assemblé avec la rigueur et la minutie qu'on lui connaît, pour mieux remonter le fil de l'existence et de l'engagement de ce personnage à la complexité attachante. Sensible, l'œuvre se promène dans les lieux de prédilection de Benoîte Groult (la Bretagne, la rive gauche parisienne), mais aussi dans ses rencontres, ses amours et ses amitiés avec Georges de Caunes, Paul Guimard, François Mitterrand, pour mieux comprendre un demi-siècle de marottes, de colères, de combats qui ont inspiré une bédéiste, certes, mais pas que...

Fabien Deglise



NOUVELLES

LES ATTAQUES DE LA BOULANGERIE

Haruki Murakami
Traduit du japonais par Hélène Morita
et Corinne Atlan
10/18
Paris, 2012, 80 pages

« Il faut dire que nous avions faim. Non, en fait, c'était plutôt comme si nous avions englouti un vide cosmique. » Deux phrases, et voilà déjà le style Murakami: ce glissement constant vers un univers métaphorique ou fantastique, des images précises, un humour intelligent, un iota pince-sans-rire. *Les attaques de la boulangerie* reprend, en petit format bellement et richement illustré par Kat Menschik — à l'encre dorée s'il vous plaît —, deux nouvelles que l'incontournable auteur japonais a déjà publiées dans *L'éléphant s'évapore* (2008). Deux jeunes hommes paresseux, le ventre creux, décident d'attaquer une boulangerie. « Dieu était mort, tout comme Marx et John Lennon. Et nous avions faim, c'était un fait. Voilà pourquoi nous cherchions à nous adonner au mal. » Ils tomberont sur un boulanger qui refusera de manger de ce pain-là. Dix ans plus tard, un de ces malfrats repentis contera ce souvenir à sa douce, qui, lisant le vol raté comme une malédiction, obligera son mari à le perpétrer de nouveau. A Tokyo, à 2 heures du matin, toutes les boulangeries sont closes: ils rejouent la scène... au McDonald's. Beau livre, mais dont les courts textes, délicieux, se lisent d'un trait entre les stations de métro Berr et Jarry. Les boulimiques de lecture, j'en suis, resteront sur l'impression d'une excellente mise en bouche qui ne fait qu'attiser la faim. Les collectionneurs, eux, seront ravis.

Catherine Lalonde



Ce qu'elle voit d'Élise Turcotte

Lecture-spectacle avec Élise Turcotte et les comédiennes Markita Boies et Louise Bombardier. Une poésie vécue et engagée qui ne laissera personne indifférent.

7 février, 20h

Auditorium Le Prévoist, 7355, av. Christophe-Colomb

Gratuit avec laissez-passer à la Maison de la culture de Villeray-Saint-Michel-Parc-Extension

Montreal

MAISON DE LA POÉSIE de Montréal

RECF

Centre des arts de Montréal

Québec

Patrimoine canadien

LITTÉRATURE JEUNESSE

Contes de Vendredi, chaînon entre l'album et le « vrai » livre

AMÉLIE GAUDREAU

Rôle d'objet littéraire que ces *Contes de Vendredi*, à mi-chemin entre la fable animale et le roman d'aventures. Un peu à la manière de *Alice au pays des merveilles*, mais sans petite fille distraite, sans œuf funambule ni lapin en retard, mais avec toute une ménagerie de bêtes plus brillantes que bien des humains...

La journaliste culturelle Anne-Marie Cloutier, qui publie ici son premier livre jeunesse, raconte du point de vue de Zoé, une fourmi à la fin de ses jours, les événements qui ont ébranlé la très paisible île de Vendredi, où cohabitaient sans anicroche les résidents de la Cité et la faune de la forêt voisine, jusqu'au jour où les Citadins soupçonnent les animaux des bois et leurs cousins urbains d'être responsables d'une épidémie. La maladie, la méfiance, puis la peur, attisée par les patrouilles des Vigilants et de l'inquiétante armée des Brunâtres, mèneront au confinement les animaux de compagnie, jusqu'à leur inter-

diction, puis à la volonté pure et simple d'exterminer toute source potentielle de danger venant de la forêt.

Heureusement, le hibou Caféine, grand sage de la forêt, et son ami artiste peintre, le cochon Vincent, présentent à temps que l'avenir s'annonce sombre. Arrivent dans leurs vies et leur forêt les citadins Biaou, un chat siamois qui s'aventure parfois au-delà des limites de la « civilisation », et son amie poisson-poire Yoyo, dont la maîtresse, la journaliste Isabelle, est mystérieusement disparue... Ensemble, ils feront tout leur possible pour la retrouver, pour renverser la vapeur totalitaire et sauver leur habitat d'une destruction certaine. Pour ce faire, cette escouade « mixte », à laquelle la minuscule narratrice s'est également jointe, devra traverser des territoires hostiles, affronter d'étranges créatures et faire preuve d'une ingéniosité rare.

Chaînon manquant

On est donc devant ce qu'on pourrait qualifier d'ouvrage



passerelle, qui marque une transition entre le petit bouquin « consommé » avant d'aller dormir et celui que l'on n'arrive plus à lire tout d'un coup. A moins d'y mettre la journée ou de faire appel aux parents pour prendre le relais de la narration.

D'ailleurs, l'aide d'un adulte sera sans doute nécessaire pour les enfants de 9 ou 10 ans prêts à se plonger dans ce livre faisant plus de 200 pages, ne se-

rait-ce que pour comprendre les références culturelles et politiques qui essaient ce charmant récit initiatique. Ou encore pour tenter de boucler la boucle d'enjeux non résolus une fois la dernière page tournée. Ils sont certes peu nombreux et pas nécessairement essentiels à l'appréciation de cette histoire qui se termine bien, mais ils risquent de titiller les esprits en ébullition habitués d'obtenir réponse immédiate à tous leurs « pourquoi ». La richesse de l'écriture, truffée d'amusants calembours, le rythme haletant du récit et les superbes illustrations minimalistes de Luc Melanson, dont une carte géographique détaillée de l'île de Vendredi, viennent largement compenser les pistes abandonnées en cours de route. Les plus curieux auront tout le loisir d'imaginer eux-mêmes la suite des choses...

Le Devoir

CONTES DE VENDREDI

Anne-Marie Cloutier
Fides
Montréal, 2013, 213 pages

POLARS

À contre-courant

MICHEL BÉLAIR

Malcom Fox ne l'a jamais facile, mais cette fois, il met vraiment le pied dans un nid de guêpes, pour dire les choses de façon élégante. Inspecteur de la police des plaines, les *Plaines*, comme on dit maintenant, le nouveau héros de Ian Rankin enquête toujours à contre-courant, par définition, sur des salauds qui ont profité de leur fonction pour abuser du citoyen ordinaire. Cette fois-ci, un flic de la Criminelle a été reconnu coupable d'avoir forcé des femmes à lui faire des trucs inavouables... et Fox enquête sur les trois collègues qui ont voulu enterrer l'affaire. Mais il trouvera là des choses beaucoup plus malodorantes qu'il ne le croyait.

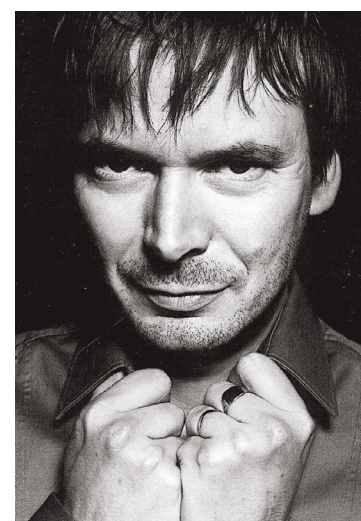
L'inspecteur sera en fait rapidement débordé par son enquête et devra plonger dans un passé plutôt violent porté sur la revendication active. À l'époque, au début des années 1980, le na-

tionalisme écossais se conjugait encore au rythme des bombes, des enlèvements, des vols de banque, des agents infiltrés ou même des colts gentiment farcis au charbon causant l'anthrax.

Même si son sens moral et son intégrité l'amènent parfois à se prendre pour un superhéros, Malcom Fox devient, avec cette deuxième aventure, un personnage fascinant que la lourdeur et les exigences du quotidien ne parviennent pas à faire dévier de sa route. Ni, d'ailleurs, les obstacles rapidement insurmontables auxquels il fait face dans cette enquête piégée.

Un roc. Inébranlable.

On pourrait dire la même chose de Clemencia Garrise, sergent-inspecteur de la police namibienne aux prises avec une sorte de justicier qui se met à éliminer des ex-membres d'une escouade de tueurs sud-africains du temps de l'apartheid. Inébranlable elle aussi, malgré les pressions or-



SOURCE IAN RANKIN

Ian Rankin

dinaires et quotidiennes du trio infernal famille-travail-patrie et, encore plus, malgré les préjugés auxquels elle doit constamment faire face. Clemencia parviendra à démêler avant tout le monde les fils tissés serrés de cette histoire de vengeance qui tourne mal.

Mais c'est d'abord le portrait de cette société issue de l'éclatement du régime sud-africain, que l'on connaît très

mal, qui fascine le plus ici à travers une galerie de personnages étonnants, plantés dans des paysages absolument époustouflants. Bernhard Jaumann a gagné toutes sortes de prix avec ce premier roman et l'on comprendra rapidement pourquoi l'on s'est empressé de le traduire (remarquablement) en français. Ce livre est à la fois une leçon d'histoire et de courage et un criant appel à la transparence lancé à ceux qui prétendraient vouloir façonner la vérité selon les exigences de leur ligne d'action politique.

Collaborateur
Le Devoir

LES GUETTEURS

Ian Rankin
Traduit de l'anglais
par Freddy Michalski
Éditions du Masque
Paris, 2013, 478 pages

L'HEURE DU CHACAL

Bernhard Jaumann
Traduit de l'allemand
par Céline Maurice
Éditions du Masque
Paris, 2013, 278 pages

POÈMES

SUITE DE LA PAGE F 1

dans le vocabulaire, du sacre au soutenu. « Des cris. Des appels au secours. De la fierté aussi », disait en 1999 le critique du *Devoir* Benoît Lacroix. Son éditeur, lui, estime qu'il « y a une grande liberté, maîtrisée, dans son écriture. Elle-même n'était pas triste. Sa poésie est tragique, mais aussi très joueuse. Ya des jeux de langage qu'on peut rapprocher de ceux de Réjean Ducharme. Je pense que l'aspect pas poli donne une force. J'aime bien ça, et les maladroites du langage, je trouve que souvent ainsi quelque chose vient nous rejoindre "en angle", nous toucher en échappant aux calculs. C'est évident que le fait qu'elle soit morte très jeune met l'œuvre sous une autre lumière. Comme toute œuvre qui

s'arrête, ses textes ne seront jamais dilués dans d'autres, moins bons ou meilleurs. »

Le blogueur littéraire Mathieu Arseneault, qui sortira dans quelques semaines le livre *La vie littéraire* (Quartanier), a intronisé Desrosiers à son drôle de Gala de l'Académie de la vie littéraire au tournant du XXI^e siècle des auteurs et poètes contemporains, de l'underground ou non. Pour lui, « Desrosiers a inauguré, avec Hélène Monette, l'époque de la poésie postpunk » qui se poursuit avec les Daniel Leblanc-Poirier, Marie-Eve Comtois ou Maggie Roussel. « Il y a chez elle un mélange improbable de légèreté et de lassitude, de laisser-aller ironique et d'une gravité très noire. Fourrons la mort le démontre tout à fait, quand le poème se lance un instant dans une improvisation absurde avec le mot "fourrer" puis

SOURCE FAMILLE DESROSIERS
Geneviève Desrosiers

trouve une issue lumineuse. »

Près de 15 ans plus tard, l'écho ondoie encore: Loui Mauffette intègre toujours des textes de Desrosiers à ses *Poésie, sandwichs et autres soirs qui penchent*. Une troupe de jeunes artistes, VOLT 21, entend monter cette année toute une soirée autour de la poétesse et de ses textes. Et Benoît Chapat, à sa troisième édition de *Nombreux seront nos ennemis*, « alors qu'un livre, souvent, après un certain temps, finit par être oublié », voit très bien qu'il doit commencer à penser à une quatrième édition. « *Le livre n'est pas du tout mort, et je pense qu'il va prendre de plus en plus d'ampleur.* »

« *Moi, je mourrai très jeune.* », écrivait Desrosiers en janvier 1996. « *Je n'oublierai que tes*

« Vous, je vous aime. À toujours et à jamais. Et si votre pas est quelquefois boiteux, c'est délicatesse plutôt que handicap. Vous ne sauriez éteindre une flamme, même si maison s'enflammait. »

Extrait de *Nombreux seront nos ennemis*

paroles, afin que chaque mot que tu me portes reste le premier. »

Le Devoir

NOMBREUX SERONT NOS ENNEMIS

Geneviève Desrosiers
L'Oie de Cravan
Montréal, 2011, 100 pages

MÉMOIRE D'ENCRICHER

Soirée littéraire

Nous marchons dans la ville

Avec Franz Benjamin, Myrtille Devilme, Nigel Thomas

Animation: Rodney Saint-Éloi

Contribution suggérée: 7 \$

Paulines LIBRAIRIE

Beaucoup plus qu'une librairie!

2653 Masson, Montréal, Qc

514 849-3585

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL
SODEC QUÉBEC

LITTÉRATURE

Une révolution féministe, radicale, extrême Seuls ou avec d'autres?



DANIELLE LAURIN

Il y a de l'audace dans *Le silence des femmes*. De la densité, de la complexité. Il y a de la noirceur, de la violence, beaucoup. Du sang, des meurtres. Mais aussi de la tendresse, du charnel. Et une certaine forme de candeur, proche de la pensée magique.

Ce deuxième roman signé Thérèse Lamartine nous plonge dans la perplexité. Le caractère hybride de l'ouvrage y joue pour beaucoup. Thriller psychanalytique? Fable féministe? Fiction d'anticipation? Un peu tout cela. Quand ce n'est pas carrément l'aspect pamphlétaire qui prend le dessus.

La ligne directrice? Elle est à double tranchant, comme par effet miroir: la violence faite aux femmes (par les hommes) versus le combat (des femmes) pour l'égalité des sexes. Astucieuse, l'auteure place au centre de son histoire un héros masculin, qui plus est torturé par ses propres contradictions et assailli par un sentiment de culpabilité.

L'action commence le 31 décembre 1999, dans un cadre on ne peut plus réaliste. Notre homme, un psychanalyste new-yorkais, minaude au téléphone avec son amante française, psychanalyste elle aussi. Après quoi, il se rend à une fête d'amis glamour dans un appartement huppé de la Cinquième Avenue à Manhattan... où il aura rendez-vous avec l'horreur.

Dans les toilettes, il découvre une femme agonisante pendue tête en bas au pommeau de la douche. Ce n'est pas beau à voir. On lui a découpé les mamelons, mutilé le sexe. Agée de 36 ans, cette conseillère municipale de New York «traavaillait d'arrache-pied sur l'épineuse question des agressions sexuelles dans la cité».

Quelques jours plus tard, un deuxième meurtre est commis. Cette fois, la victime est une adolescente. Il s'agit de la meilleure amie de la fille du héros. Même agresseur, bientôt sous les verrous: l'enquête aboutit vite. Un peu trop, mais bon. Nous n'en sommes encore qu'au prélude dans cette histoire: ces deux meurtres servent en quelque sorte de mise en situation, de déclencheur.

En analyse

La question de fond, c'est que le psy se sent directement concerné. Sa propre fille aurait pu y passer. Sans compter que le coupable, qui va se confes-



HÉLÈNE LYONNAIS

Thriller psychanalytique? Fable féministe? Fiction d'anticipation? Pamphlet? *Le silence des femmes*, dernier roman de Thérèse Lamartine, est un peu tout cela.

ser à lui, n'est nul autre que son mentor, c'est-à-dire le psychanalyste qui avait officié comme superviseur auprès de lui à ses débuts.

À partir de là, le héros va changer de vie. Non seulement il se sent trahi, il remet aussi en question sa profession. Et il devient obsédé par l'idée de comprendre, lui, père d'une adolescente, amoureux d'une femme exquise, ce qui pousse les hommes à s'en prendre aux femmes. «Pourquoi ce sont toujours des hommes?», se demande-t-il? Puis: «Ce sont des foutus salauds. Et moi j'appartiens à cette race.»

Terminé l'aspect thriller du roman, ou presque. Les interprétations psychanalytiques occupaient déjà du terrain, elles vont prendre de plus en plus de place. Les stigmates du passé qui remontent à la surface aussi. Et ça vaut pour tous les personnages chemin faisant, y compris le meurtrier et le héros. Chacun porte son lot de souffrance lié à l'enfance, ce qui influe nécessairement sur son comportement. Jusqu'à quel point? Tout est analysé, décortiqué. Ça devient un peu pesant, à vrai dire.

Et eux? Mais le véritable noyau de l'affaire, c'est la violence faite aux femmes à l'échelle planétaire. Plus on avance dans l'intrigue, plus le héros prend conscience des sévices dont elles sont victimes, que ce soit à Ciudad Juárez, en Inde, un peu partout au Moyen-Orient. Même la tuerie de Polytechnique en 1989 remonte à la surface, puisque le

psy découvre que le tueur de la Cinquième Avenue, fasciné par Marc Lépine, avait amassé un impressionnant dossier sur lui.

Parallèlement à la prise de conscience et à l'implication grandissante du héros dans la cause des femmes, certaines féministes de son entourage, dont la meilleure amie de son épouse, se radicalisent. Elles dénoncent ce qu'elles appellent le «fondamentalisme masculin». La question qui les préoccupe: pourquoi la plupart des hommes se taisent-ils devant les abus, les inégalités qui touchent les femmes?

«Grâce à leur silence ou leur aveuglement, ou les deux, clament ces féministes, l'exercice du plein pouvoir masculin ne subit aucune entrave.» Il faut dire que certains groupes masculinistes, sortes de commandos terroristes qui visent l'élimination des femmes, gagnent du terrain. Alors: «Quand les hommes épris de liberté, les humanistes convaincus, mettront-ils fin à leur silence séculaire au sujet des femmes?»

Inversion

Le temps file. Plus d'une dizaine d'années se sont écoulées depuis le meurtre sadique de la conseillère municipale de New York. Les tours jumelles sont tombées. Les talibans ont repris du terrain en Afghanistan. Si Obama a pris le pouvoir aux États-Unis, un gouvernement «furieusement conservateur» règne au Canada. Le Printemps arabe a eu lieu, mais n'a pas donné les résultats escomptés.

Nous avons vu défiler tout cela. Tout en constatant que, «sur la planète entière, même dans ses espaces les plus libé-

raux, le masculin s'affichait avec une superbe jamais égalée dans l'histoire». Nous en sommes là, aux deux tiers du roman environ, quand la Révolution féministe a lieu.

Reviennent total de situation, à travers le monde, en une seule journée. Un 13 mars. De quelle année? A vous d'imaginer. Mais pour l'essentiel, c'est la solution extrême qui est adoptée. Par «nécessité». Après quoi, incroyable mais vrai: plus de famine, les enfants de la planète mangeront partout à leur faim. L'air, la mer, la terre seront nettoyés de tout ce qui pollue. Un autre système économique et politique, basé sur la justice sociale, sera mis en place. Alléluia!

Alors voilà. Très bon sujet, soutenu avec force. Personnages crédibles, dont celui du héros, attachant. On y croit, même si parfois ça manque de nuances et que, derrière, le jupon de la féministe qui veut convaincre à tout prix dépasse pas mal. Il y a du souffle dans l'écriture. Et des images qui marquent, celle des femmes-chiennes en particulier, tenues en laisse, muselées, comparées aux femmes sous leurs burqas. Il y a des scènes qu'on n'oubliera pas. Mais se rendre compte à la fin que ça se transforme en conte de fées, alors là. Tellement idyllique comme vision. Le héros a beau connaître un sort tragique, ça ne fait pas le poids.

Quoi! Tout ça pour ça?

LE SILENCE DES FEMMES

Thérèse Lamartine
Triptyque
Montréal, 2014, 311 pages
(Le livre sera en librairie le 4 février.)

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Cet été qui hantait

CHRISTIAN DESMEULES

Charles-Alexandre Dulong a des exigences. Avocat de formation, il dirige une «équipe de rédaction de guides d'utilisation» au sein d'une entreprise indéterminée. *Control freak*, vaguement associable, il est le parfait candidat pour la longue perte de contrôle nourrie par la résurgence du passé.

Car c'est une plongée dans le passé, nostalgique et angoissée, qui est au cœur de *Corbeau et Novembre*, le second roman de Stéphane Achille, après *Balade en train assis sur les genoux d'un dictateur* (VLB), qui lui avait valu en 2007 le prix Robert-Cliche du premier roman.

La mort de sa mère, décédée d'une longue maladie, laisse le personnage apparemment froid, mais le plonge une trentaine d'années en arrière. Occasion de revenir sur les événements de l'été 1984, alors qu'il avait dix ans, «un

été auquel je pense le moins souvent possible, mais qui est celui dont je me souviens le mieux», raconte-t-il.

Un couple de survivants d'une commune de hippies autrefois installée sur place, Corbeau et Novembre, habitait un chalet installé sur un terrain d'une de leurs voisines. Des personnages qui surgissent tard dans le roman, à peine esquissés, et qui n'apportent guère plus qu'une jolie sonorité au titre, mais qui représentent aussi tout un monde à jamais disparu.

Une mère et son fils, ignorant et mythomane, échappés d'une secte, viendront habiter chez Dulong et sa mère au cours de cet été. La disparition d'un enfant du voisinage sera le principal drame autour duquel s'organise, on le comprend tardivement dans le roman, les dérives contemporaines du narrateur. Des dérives sur lesquelles pesent de tout son poids un certain

«crime de silence».

Car au présent de la narration, Dulong est obsédé par une faille dans son système: il aurait envoyé la veille une série de courriels bizarres dont il ne garde aucun souvenir. Plutôt que de vivre son deuil, comme n'importe qui dans pareille situation, il déploie plutôt une série d'ef-

C'est une plongée dans le passé, nostalgique et angoissée, qui est au cœur de *Corbeau et Novembre*

forts insensés afin d'effacer toute trace d'une erreur qu'il n'arrive pas à se pardonner.

Corbeau et Novembre se déploie ainsi au fil de longs développements où le narrateur explore la dynamique qui prévaut parmi ses collègues de travail d'aujourd'hui ou celle encore qui existait au sein de la bande de gamins de l'époque — du temps où il avait encore des amis. Une époque qu'il nous restitue avec une certaine justesse, mettant le drôle de temps sus-

pendu des après-midi sans fin passés devant la télé à regarder *Ciné-quiz*.

Ecartelé entre sa malade frénésie du contrôle d'aujourd'hui et un épisode traumatique de son enfance, le roman trace ainsi une sorte de parallèle entre la bande d'amis d'enfance et le groupe de collègues de bureau. Entre la faute d'hier et celle, insignifiante, d'aujourd'hui. Une idée pourtant intéressante, mais qui aboutit à un roman interminable.

Un rythme poussif qu'il faut sans doute attribuer à l'inflation de considérations et d'atermoiements en apparence futiles — à tout le moins pour le fil du récit — qui font enfler ce roman de Stéphane Achille au-delà du raisonnable.

Collaborateur
Le Devoir

CORBEAU ET NOVEMBRE
Stéphane Achille
XYZ
Montréal, 2013, 400 pages

CHRISTIAN DESMEULES

Quelques univers parallèles et neuf nouvelles, souvent divisées elles-mêmes en triptyques, plusieurs personnages masculins. Mais en réalité, pourrait-on dire, il n'y a qu'un seul caractère qui traverse *Retraite*, le premier recueil de Renaud Jean, né en 1982 à L'Annonciation.

Ils sont à la fois velléitaires et misanthropes. Faibles devant des femmes qui prennent leurs silences pour de l'assentiment. Employés malheureux et discrets, coincés entre des collègues qui babillent et un patron qui les scrute. Rêvant de grands ailleurs, mais toujours conscients de leur incurable immobilité. Et surtout impitoyables avec eux-mêmes.

Un homme travaille pour une compagnie touristique dans le Grand Nord, dans *En station*. Un autre rend visite à son grand-père, avec lequel il aimerait partager quelque chose, dans *Trois visites*. Un autre encore va passer quelques jours chez ses parents pour s'occuper de la maison en leur absence et se confronte au vide de sa propre existence: «Des pensées de cimetièrre, de cerceuil et de putréfaction m'ont accablé; j'ai songé que, biodégradable, je me décomposerais moi-même, un jour, sous terre, dans une solitude inimaginable. La vérité de mes os, de mon squelette, excédait à peine celle de ma chair.»

Un autre — le même? — va visiter un loft à vendre en compagnie de sa copine qui leur cherche un petit nid. Mais il lui faut vite reconnaître que le charme n'opère pas. Ni avec le loft, ni avec sa copine: «Mon intuition se confirmait que j'avais besoin, fondamentalement, de cloisons et d'ombre — d'un véritable lieu de retraite.» Ailleurs, dans les pages de *Compagnie*, un homme emmène son neveu au Planétarium, cherchant sans savoir comment développer un lien singulier avec l'enfant.

Une étrange agence de voyages en zeppelins dans l'Arctique, des histoires teintées de réalisme magique: on croirait lire, par moments, les fragments d'un roman de Thomas Pynchon. Parfois, on a l'impression d'être chez Gilles Archambault. Mais, pour être juste, la seule référence, et de taille, qui traverse les nouvelles de *Retraite* est une allusion à l'*Oblomov* d'Ivan Gontcharov.

Si la critique du travail y est permanente — déshumanisation des organisations, folie des cadences et des rendements, babillage des collègues —, ces environnements où le temps est balisé ont aussi quelque chose de rassurant. D'une manière très fine, ainsi, l'auteur explore toutes les ambiguïtés de la misanthropie.

D'un côté, et dans tous les cas, collègues, blondes ou épouses constituent des poids pour les personnages masculins. De l'autre, la perspective d'être confronté à la solitude absolue les terrorise. Pour eux, comme pour nous, il n'y a aucune issue possible.

A travers cette série de courtes histoires légèrement tordues, Renaud Jean nous compose un univers sombre, lucide et original. *Retraite*, à n'en pas douter, constitue une solide entrée en littérature.

Travailler, c'est trop dur
Plus loin, un homme part à la retraite. À la morne régularité de son travail et à la rassurante transparence des collègues vont succéder l'ennui, la frénésie de son épouse et son absence éclatante.

Collaborateur
Le Devoir

RETRAITE

Jean Renaud
Boréal
Montréal, 2014, 200 pages

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 20 au 26 janvier 2014

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)
1	Romans québécois	
1	Le beau mystère	Louise Penny/Flammarion Québec 1/3
2	Ce qui se passe au congrès reste au congrès!	Amélie Dubois/Les Éditions réunis 2/12
3	Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique!	Amélie Dubois/Les Éditions réunis 4/7
4	Où vont les guêpes quand il fait froid?	Pascal Wilhelmy/Libre Expression 6/2
5	Les héritiers du fleuve • Tome 2 1898-1914	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean 5/14
6	De peigne et de misère	Fred Pellerin/Sarrazine 8/12
7	Mauvaise foi	Marie Laberge/Québec Amérique 3/15
8	Pour que tienne la terre	Dominique Demers/Québec Amérique -/1
9	Mensonges sur le Plateau-Mont-Royal • Tome 1	Michel David/Hurtubise 7/16
10	Oubliée	Catherine McKenzie/Goélette -/1

Romans étrangers

1	Le chardonneret	Donna Tartt/Plon 1/2
2	Prague fatale	Philip Kerr/du Masque 2/3
3	The Women murder club. La 11 ^e et dernière heure	James Patterson Maxine Paetro/Lattès 5/2
4	Sept ans de désir	Sylvia Day/Flammarion Québec 4/12
5	Crossfire • Tome 3 Enlace-moi	Sylvia Day/Flammarion Québec -/1
6	Perdre le Nord	Kathy Reichs/Robert Laffont 6/4
7	Quinze nuances de Grey • Tome 1	E. L. James/Lattès 9/6
8	L'appel du coucou	Robert Galbraith/Grasset 3/12
9	Quinze nuances plus claires • Tome 3	E. L. James/Lattès 10/6
10	Quinze nuances plus sombres • Tome 2	E. L. James/Lattès 7/5

Essais québécois

1	Illusions. Petit manuel pour une critique des médias	Simon Tremblay-Pepin/Lux 8/2
2	Un peuple à genoux	Collectif/Poètes de brousse -/1
3	Tenir tête	Gabriel Nadeau-Dubois/Lux 5/16
4	Légendes pédagogiques	Normand Baillargeon/Poètes de brousse 1/10
5	Le Sel de la terre	Samuel Archibald/Atelier 10 9/5
6	L'État du Québec 2013-2014	Collectif/Boréal 10/2
7	Journal d'un écrivain en pyjama	Dany Laferrière/Mémoire d'encrier -/1
8	Dix journées qui ont fait le Québec	Collectif/VLB 6/10
9	Sur la piste de Trudeau. 40 ans de frictions...	Collectif/Rogers -/1
10	La où croit le pénil... croit aussi ce qui sauve	Hubert Reeves/Seuil 2/16

Essais étrangers

1	Plaidoyer pour l'altruisme. La force de la bienveillance	Mathieu Ricard/NIL 1/13
2	Du bonheur. Un voyage philosophique	Frédéric Lenoir/Fayard 2/2
3	L'Empire de l'illusion	Chris Hedges/Lux -/1
4	L'égalité c'est mieux. Pourquoi les écarts de richesses...	Richard Wilkinson Kate Pickett/Écosociété -/1
5	La fin du hasard	Igor Bogdanov Grichka Bogdanov/Grasset -/1
6	La force des discrets. Le pouvoir des introvertis dans...	Susan Cain/Lattès 3/3
7	Le bien commun	Noam Chomsky/Écosociété -/1
8	Repenser le vieillissement	Norin M. Hadler/PUL 4/3
9	Les somnambules. Été 1914, comment l'Europe a marché...	Clark/Flammarion 6/3
10	Reflets dans un œil d'homme	Nancy Huston/Actes Sud Leméac -/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard. © BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.



MICHAL CIZEK AGENCE FRANCE-PRESSE

Manuel El Negro et Folles de Django sont deux romans empreints de l'esprit du flamenco et de sa fureur.

Chez les Gitans: Django et flamenco

Il existe des milliers de cadences et de couleurs gitanes. Difficiles à rendre, tant elles électrisent! Comment les artistes gitans font-ils un tabac avec leur vertige sur les plus grandes scènes? Voici deux livres qui éclairent l'apogée du flamenco, ses danseurs et ses musiciens.

GUYLAINE MASSOUTRE

Rares, et d'autant plus appréciables, sont les romans inspirés par la danse et la musique. Leur exaltation déconcerte et exalte, tant ces arts immémoriaux vous saisissent par les yeux et les oreilles au-delà des mots. Pauvres plumes incapables à dire la provocation colérique dansante, l'ensorcellement alcoolisé des notes tambourinées sur un manche de guitare! Le *duende*, feu sacré et secret du clan gitan, balaye les phrases.

Or c'est aux Tziganes, avec leurs chants, leurs guitares, leurs banjos, leurs violons ou leurs accordéons, et leur danse flamenco, la rébellion des *bulerias* enflammant des corps électriques, que deux romans originaux, aussi peu prétentieux que touchants, prêtent attention. Du flamenco, ceux-ci rejoignent les escarilles et les braises rouges.

David Fauquemberg a choisi de raconter cet univers de feu, prisé par les grands seigneurs andalous, dans *Manuel El Negro*. Les amis du narrateur sont des monstres de la scène, sortis de tavernes inconnues et portés

au pinacle international. Alexis Salatko, quant à lui, évoque le parcours du grand musicien Reinhardt dans *Folles de Django*. Comment éviter que ces balafres inquiétants ne vous tirent des larmes? Django ne joua-t-il pas avec le grand Duke Ellington?

Danser comme des dieux

Entrons dans la danse avec Fauquemberg, écrivain traducteur, grand voyageur: ses deux premiers livres (sur les Aborigènes australiens et sur un boxeur cubain) ont été primés. Il faut suivre maintenant son enquête de chant et de sang sur les Gitans de la scène madrilène, avec Melchior, guitariste non gitan, dans les bars à vin de Jerez, aux *tablaos* villageois. Baigner dans l'atmosphère inouïe, l'ambiance galvanisante des *soleá*, la passion communicative des joueurs et danseurs de *cante jondo*!

L'autre s'est laissé étourdir durant des nuits sans trêve, avec ces Manuel, Rocio et Paco

exhalant leur mentalité torride et nocturne. Il y a l'alcool, l'inspiration enthousiaste, entendez divine, les corps nerveux, secs, enfiévrés, les contorsions explosives, le tempo claquant, les frissons provocants, «l'aimantation terrestre»: des mots d'amour fusent d'invincibles excès, et le désir de vivre touche au zénith.

La *farruca* est un de leurs chants; qu'on entende «farouche» dans ce mot, qui signifie «très sûr de soi»...

«Les Gitans vous diront qu'on ne peut rien comprendre au flamenco avant de s'être embourbé huit cents nuits avec ceux qui savent... Il faut passer sa vie à courir les juergas; c'est dans ces réunions que le chant, spontané, rend toute sa saveur.» À tu-tête, voix rompues, corps brûlés, le flamenco vous grisera d'une ville à l'autre, «chant terrible, de grande antiquité [...] cette manière d'Orient de jouer avec le ton sans jamais l'épouser»; art des cinglés du barrio,

art mâle, vous dira l'auteur qui n'en est pas revenu d'avoir été caressé par des yeux de femmes au regard de poignard.

Pour le métissage de la souplesse et nuances, signalons que Fauquemberg a traduit le

Canadien Robert Hunter chez Gallmeister et publié plusieurs guides Géo sur l'Espagne.

Un prodige manouche

Django Reinhardt est mort il y a 60 ans. Alexis Salatko retrace sa vie, sa carrière, rencontrant ses amis, tous fervents de sa musique manouche. Il fait la part belle à la présence de Maggie Kuipers, une de ses égéries qui fut aussi une résistante, tuée par les nazis.

Ce récit-là rend surtout hommage au guitariste belge de génie, autodidacte installé à Paris, qui avait perdu trois doigts dans un incendie de sa roulotte. Stéphane Grappelli, Marcel Cerdan et Django Reinhardt, un sacré trio dans l'imagination! Le roman invente ce qu'aucune mémoire matérielle n'a capté. Pourtant, ces rois de la scène se sont bel et bien trouvés et admirés. Et il n'aura fallu qu'un Cocteau pour introduire Django au Tout-Paris entiché de jazz.

Collaboratrice
Le Devoir

MANUEL EL NEGRO

David Fauquemberg
Fayard
Paris, 2013, 368 pages

FOLLES DE DJANGO

Alexis Salatko
Laffont
Paris, 2013, 276 pages

Zweig chez les Français du Canada

PAUL BENNETT

Peu de lecteurs québécois de Stefan Zweig (1881-1942) savent que le grand écrivain et essayiste allemand a séjourné quelques jours à Québec et à Montréal à l'hiver 1911, lors de son premier voyage en Amérique. Il a même laissé un témoignage émouvant de son passage dans les pages du *Frankfurter Zeitung* (Francfort), le 25 mars de la même année.

Intitulée «*Chez les Français du Canada*», cette chronique de Zweig, tout en louant l'«*admirable ténacité*» et la «*lutte héroïque*» de «*ces quelques milliers de Français du Canada*» pour conserver leur langue, prévoyait avec un sentiment de tristesse leur assimilation inéluctable à plus ou moins long terme par la culture anglophone dominante, comme cela s'était passé pour les Allemands émigrés aux États-Unis.

Enthousiasmé par la découverte de ce court texte, déjà disponible en français sur le Web mais difficile à trouver, un collègue du *Devoir*, Fabien Deglise, a voulu le rendre plus accessible, dans une nouvelle traduction réalisée au Québec par Véronica Dylle. Il a rédigé une préface qui situe le

voyage et le texte de Zweig dans le contexte de l'époque. Offert sur iBookStore d'Apple, ce livre numérique, intitulé *Le Québec de Stefan Zweig*, est complété par *Le joueur d'échecs*, nouvelle de Zweig publiée en 1941, également dans une traduction révisée. Le tout est édité en partenariat avec *Le Devoir*.



SOURCE GRASSET

Stefan Zweig

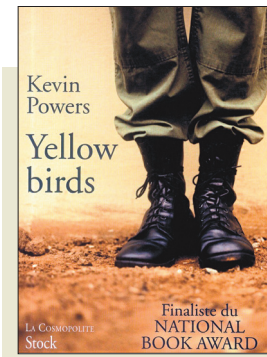
Toute l'œuvre de Zweig, comme celle de Robert Musil, est entrée — et non tombée, comme on l'entend trop souvent — dans le domaine public le 1^{er} janvier 2013, soit 70 ans après la mort de l'auteur, comme le

Toute l'œuvre de Zweig est entrée dans le domaine public 70 ans après la mort de l'auteur

prévoit la Loi sur les droits d'auteur. L'an dernier, La Pléiade avait d'ailleurs publié le premier tome des romans, nouvelles et récits de Zweig, en même temps que paraissaient de nouveaux pans de sa correspondance, notamment avec des membres de sa famille (*Lettres d'Amérique* chez Grasset). Cette année, ce sont entre autres les œuvres de Simone Weil et de Victor Segalen, de même que toutes les aventures de Sherlock Holmes écrites par Arthur Conan Doyle, qui se retrouvent dans le domaine public.

Collaborateur
Le Devoir

LA VITRINE



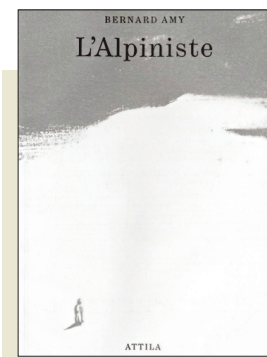
LITTÉRATURE AMÉRICAINE

YELLOW BIRDS

Kevin Powers
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Emmanuelle et Philippe Aronson
Stock
Paris, 2013, 264 pages

Quand un ex-soldat américain exorcise ses années de guerre dans un roman, on s'attend rarement à ce qu'il prenne la forme d'un récit impressionniste au souffle lyrique. Toute la charge de *Yellow Birds*, unanimement salué par la critique l'an dernier, tient dans sa fine autopsie des ravages intérieurs de la guerre, que le jeune écrivain Kevin Powers expose ici avec une sensibilité saisissante. Déployé à Al Tafar, dans le nord de l'Irak, le narrateur John Bartle raconte, au moyen d'allers-retours dans le temps, la mécanique de sa lente désincarnation: les patrouilles, le stress du combat, l'omniprésence de la mort devenue une «*chose habituelle*», puis le retour au pays couplé d'un désir de disparaître. En filigrane, une culpabilité: celle d'avoir failli à sa promesse de ramener vivant le jeune Murph, son frère d'armes, seule figure amicale dans ce borborygme déshumanisé. Traversé de doutes, suintant le constat d'échec, *Yellow Birds* est un livre patient et intime, qui regarde la guerre et les germes du traumatisme sans tomber dans l'apitoiement. Abstraction faite des excès de style, ce premier roman montre une puissance d'évocation nouvelle — celle de l'autre combat, de l'impossible guérison.

Geneviève Tremblay



RÉCITS

L'ALPINISTE

Bernard Amy
Attila
Paris, 2013, 190 pages

Fables de grimpeurs, contes de montagnes à conquérir (mais conquiert-on jamais une montagne?), récits métaphoriques: dans les histoires de Bernard Amy, l'alpinisme est un exercice spirituel sur la voie du zen. Ses textes sont insufflés par l'air des hautes cimes. L'écriture précise, fine, détaillée et attentive à l'invisible nous fait avec ravissement l'histoire de Tronc Feuillu (ou Tron Fo Oyu, selon l'accent), le meilleur grimpeur au monde. Inspiré de vrais contes zen, l'exercice séduit. On croisera ensuite un «*sculpteur de montagne*» dans *Genèse* et on assistera à une nuit d'orage au sommet qui transforme le ciel en cimetières de montagnes naufragées. Visions sublimes et apocalyptiques. À la longue, pourtant, le côté ésotéro-zen-mocheton vient, pour le lecteur terre à terre, dont je suis, déraciner la magie. Car part de magie il y a, dans ce livre qui, ne parlant finalement que d'un seul sport, arrive à complètement le transcender. Avec quelques illustrations d'Anaïs Amy, fille de l'auteur.

Catherine Lalonde

LITTÉRATURE HAÏTIENNE

Apprivoiser le chaos

LISE GAUVIN

Dans le dernier roman d'Évelyne Trouillot, *Absences sans frontières*, fiction et réalité s'entrecroisent à tel point qu'on se demande si ce n'est pas la réalité elle-même qui dépasse la fiction. La romancière, qui a reçu le prix Carbet de la Caraïbe en 2011 pour *La mémoire aux abois* (Hoëbeke), sait habilement arrimer les destins individuels aux bouleversements que connaît Haïti, cette contrée dont les habitants, «*entre deux catastrophes, jouiss[ent] de l'indifférence mondiale*». Et c'est ainsi que, sur fond de dictatures et de cataclysmes, elle nous livre l'histoire vécue au quotidien par des personnages de la classe moyenne que rien ne semble distinguer de leurs compatriotes, sinon l'attention soutenue que l'auteure leur porte.

Lire pour savoir

Entre Gigi la grand-mère, Gérard le père exilé à New

York depuis dix-huit ans et Géraldine l'adolescente s'élabore un dialogue au présent entrecoupé de souvenirs. Chacun devient à tour de rôle le sujet d'un chapitre, occupant ainsi le devant de la scène et racontant sa propre histoire. On apprend de cette façon la situation précaire de Gérard, arrivé en sol améri-

Tableau d'une époque, celui-ci est d'autant plus efficace que jamais le trait n'est trop accentué

cain avec un faux passeport, toujours menacé d'être renvoyé dans son pays d'origine à cause de son statut de sans-papiers et obligé de se contenter de petits boulots afin de pouvoir envoyer des cadeaux à sa famille. Cadeaux dont profite largement la grand-mère et sa petite-fille.

Cette dernière est toutefois la seule à utiliser la première personne du singulier, signalant par là qu'il s'agit d'un témoin privilégié par la romancière. Parmi ses sujets d'étonnement, celui de constater que certains membres des ONG se conduisent comme des nantis lorsqu'ils arrivent au pays. À l'instar de ses camarades, Géraldine se prend à rêver d'autres lieux: «*Nous lisions suffisamment pour savoir ce qui aurait pu être. Les parcs ombragés, les piscines communautaires, les musées, les places publiques, les zoos et les bibliothèques municipales, sans parler des écoles pour tous les gosses qui traînaient dans les rues.*»

Tableau d'une époque, celui-ci est d'autant plus efficace que jamais le trait n'est trop accentué, jamais la description ne se complait dans l'évo-

tion de l'horreur. Même le tremblement de terre, épisode tragique s'il en est, est rendu avec sobriété, la romancière préférant insister sur la mobilisation des jeunes à la suite de l'événement et sur leurs espoirs toujours prêts à renaître. Une certaine pudeur accompagne les sentiments des personnages, ces êtres de fiction pour lesquels l'auteur éprouve une tendresse communicative. Le talent d'Évelyne Trouillot est de donner à voir sans les juger les parcours choisis par les uns et les autres et de montrer la façon dont chacun, tant bien que mal, réussit à apprivoiser le chaos.

Collaboratrice
Le Devoir

ABSENCES SANS FRONTIÈRES

Évelyne Trouillot
Éditions Chèvre feuille étoilée
Montpellier, 2013, 252 pages

LITTÉRATURE

THOMAS BERNHARD OU L'ART DE LA GIFLE LITTÉRAIRE

Photo tirée de l'émission *Série d'écrivains: Thomas Bernhard*, présentée à Télé-Québec en 2002

SOURCE TÉLÉ-QUÉBEC

Deux livres de Thomas Bernhard, *Goethe se mheurte* et *Sur les traces de la vérité*, sont enfin traduits en français. Ce qu'on y découvre? Qu'en se moquant de la conception que trop de gens se font de la littérature, le grand écrivain autrichien s'obstinait, surtout par le style, à marteler ce qu'elle devrait être.



Thomas Bernhard incarne l'intransigeance de l'art: «Le public est comme un mur contre lequel je dois me battre.»

SOURCE D.R. GALLIMARD

Le choc

MICHEL LAPIERRE

«Ce qui compte en littérature, c'est uniquement ce qu'il y a d'originel, de fondateur.» Cette conviction de Thomas Bernhard (1931-1989) donne le ton à *Sur les traces de la vérité*. Le recueil, presque entièrement inédit en français, réunit discours, lettres, entretiens et articles de l'écrivain autrichien qui incarne l'intransigeance de l'art. Bernhard y affirme: «Le public est comme un mur contre lequel je dois me battre.» Tout est là.

Dans le recueil publié sous la direction de Wolfram Bayer, Raimund Fellingner et Martin Huber, l'auteur de pièces de théâtre et de récits se définit comme un «petit hibou qui refuse de se taire» au cœur de la forêt immense et obscure. Chez lui, le dramaturge ose dire: «Je n'ai toujours écrit que pour les acteurs, jamais pour un public, car je n'ai jamais écrit à l'intention de l'abrutissement.»

On comprend pourquoi Bernhard ne se cache pas de mépriser ses lecteurs, les spectateurs de ses pièces, le commun des autres écrivains, les détenteurs du pouvoir et les philosophes, en y excluant Ludwig Wittgenstein qu'il admire parce que ce compatriote est à la fois penseur et poète. L'écrivain place au-dessus de tout la maîtrise éblouissante d'un créateur comme la seule exigence vitale.

Il précise: «Ce qui me plaît dans la littérature et dans l'art a toujours été la virtuosité. Au fond, j'ai toujours attaché moins d'importance au sujet qu'à la façon dont il était traité.» Cette passion de l'habileté s'expliquerait par la pénible situation que Bernhard, enfant naturel qui connaît l'errance, la pauvreté, la maladie

chronique, traverse jusqu'à la fin de son adolescence à Salzbourg.

Grâce à la grande amitié qui, dès 1950, le lie à Hedwig Stavianicek, bourgeoise viennoise de 35 ans son aînée, jusqu'à la mort de celle-ci en 1984, l'écrivain obtient une assistance matérielle et accède aux cercles culturels de la capitale autrichienne. Jamais nommée mais très discrètement évoquée dans le livre, la dame ne serait pas pour rien dans la terrible assurance de Bernhard, qui voit dans la virtuosité l'unique moyen de défer le souvenir du milieu prosaïque et défavorisé où il a grandi.

«Mon seul ressort, au fond, c'est de dire ce que personne ne dit», avoue l'écrivain en songeant à «la perverse stupidité catholico-nazie» qui se dégage, à ses yeux, de Salzbourg. La ville d'art, cité de princes archevêques, «Rome des Alpes», patrie de Mozart, n'a pas échappé au rattachement bon enfant de l'Autriche à l'Allemagne hitlérienne de 1938 à 1945. Dans cette tragicomédie, Bernhard perçoit une atmosphère horrible qui, jointe aux misères de sa prime jeunesse, devient l'incitation suprême à créer.

Son style obsessionnel, haletant, assassin, parfois sublime, en témoigne plus qu'une confession. Bernhard croit à la nécessité, pour tous, «de recevoir une sorte de coup de pied». Rien ne définit mieux l'écriture que ce choc.

Collaborateur
Le Devoir

SUR LES TRACES DE LA VÉRITÉ
Thomas Bernhard
Traduit de l'allemand
par Daniel Mirsky
Gallimard
Paris, 2013, 420 pages

L'obsessif imprécateur

GILLES ARCHAMBAULT

On n'ouvre pas un livre de Thomas Bernhard avec l'espoir d'être étonné. On sait à l'avance ce que le génial Autrichien nous racontera. Dans une entrevue qu'il accordait à André Müller, l'auteur de *Maîtres anciens* disait: «C'est une erreur quand les gens croient qu'ils mettent au monde des enfants... En réalité, ils ont un octogénaire qui pisse l'eau de partout, qui pue et qui est aveugle et qui boite et que la goutte empêche de bouger.»

Goethe se mheurte réunit quatre courts textes. Pourquoi «mheurte» et non pas «meurt»? Tout bonnement parce que Bernhard veut désacraliser, avec Goethe, une figure de la littérature allemande, qu'il accuse au reste d'avoir tétanisé la conception que l'on a pu avoir de cette même littérature. Tellement célèbre, le grand homme, qu'il chauffe sa maison avec les lettres qu'il reçoit! Le grand écrivain agonise — il se mheurte — et son esprit se dégingue. Il appelle Wittgenstein à son chevet, charge Kraitter d'aller convaincre le philosophe. Bernhard mêle les époques, se rit du culte voué à Goethe et de l'histoire littéraire. En réalité, l'auteur de *Faust* n'est

que prétexte à déboulonner une idole. On sait mieux depuis la parution de *Mes prix littéraires* ce que pensait notre auteur des critiques, des institutions, des académies en tout genre. Sur son lit de mort, Goethe n'a pas dit qu'il accueillait une «clarté grandiose», ainsi qu'on l'a souvent répété, mais il a plus prosaïquement hoqueté une phrase qui ressemble à «j'ai ma dose».

Familles, je vous hais

En avoir sa dose, Bernhard connaît bien. Dans *Retrouvailles*, il narre une rencontre avec un ami d'enfance pendant laquelle il n'est question que de l'enfer familial qu'ils ont tous les deux connu. «Deux fois par an ils allaient à la montagne pour trouver la paix, mais en réalité, où qu'ils se rendissent, ils n'étaient porteurs que d'agitation... Des personnes comme nos parents ne trouvent jamais la paix parce qu'ils sont eux-mêmes tout sauf en paix. Ils n'ont engendré des enfants que pour les détruire.»

Montaigne, un récit est un hommage teinté d'une autre virulente attaque contre ses parents. C'est en déjouant leurs plans qu'il pénètre dans la bibliothèque paternelle où se trouvent les *Essais*. Il n'a de cesse de les vilipender. Il

n'empêche que la victime, c'est lui. «Tout ce que je disais était rempli de cette dérision et de ce mépris, qui, disaient-ils, allaient les achever, mais je pense que c'est moi, au contraire, que leur dérision et leur mépris acheveront un jour.» Les parents «nous ont engendrés dans une véritable mégalomanie procréatrice, nous jetant dans ce monde toujours plus atroce et répugnant que réjouissant et utile».

L'ultime texte, intitulé *Parti en fumée*, est un faux carnet de voyage qui raconte une tentative de l'auteur de fuir cette Autriche qui l'horripile. Peu réussie, la tentative. Oslo, par exemple, est une ville ennuyeuse, les gens y sont dénués d'esprit et totalement inintéressants, comme l'ensemble des Norvégiens. Bruges est une ville atroce. Pas plus l'Amérique du Nord que l'Europe, ou l'Inde et l'Asie, ne trouve grâce à ses yeux. L'Église catholique est écorchée au passage: «avec son répugnant bon Dieu, l'Église a déjà empoisonné l'Afrique, désormais elle empoisonne l'Amérique latine. L'Église catholique est l'empoisonneuse, la destructrice, l'annihilatrice du monde, voilà la vérité». Quant au retour en Autriche, il n'offre que la vue d'un pays repoussant «qui désormais ne dégagait plus qu'une puanteur atroce, avec tous ses habitants vils et sournois»...

Ce petit livre, on s'en doute, n'a d'intérêt que pour les lecteurs déjà convaincus de la grandeur de l'œuvre. Aux autres, elle apparaîtra comme une sorte d'attaque gratuite contre la conception qu'ils ont du monde. Moi, j'aime bien, bouleversé comme je le suis souvent devant les réactions qui ne s'inscrivent pas dans une admiration béate de la vie.

Collaborateur
Le Devoir

GOETHE SE MHEURT

Thomas Bernhard
Traduit de l'allemand
par Daniel Mirsky
Gallimard
Paris, 2013, 117 pages

Thomas Bernhard en cinq dates

1931 Naissance de l'écrivain à Heerlen, aux Pays-Bas, d'une mère célibataire d'ascendance autrichienne, Herta Bernhard, domestique au chômage. Le père, Alois Zuckerstätter, menuisier, également d'origine autrichienne, refusera de reconnaître l'enfant, qui grandira en Autriche.

1963 Publication de *Gel*, récit qui, salué par la critique, révèle le talent de Bernhard.

1970 Création de sa première grande pièce de théâtre, *Une fête pour Boris*. La même année,

Bernhard reçoit la plus haute distinction littéraire allemande, le prix Georg-Büchner.

1982 Parution du *Neveu de Wittgenstein*, que plusieurs considèrent comme son chef-d'œuvre.

1989 À Gmunden, en Autriche, mort de l'écrivain, encore affecté par le scandale national provoqué l'année précédente par sa pièce *Place des héros*, cette «insulte grossière au peuple autrichien», selon le président de la République, Kurt Waldheim.

MARTIN FOURNIER

LES AVENTURES DE RADISSON

2 • Sauver les Français

SEPTENTRION.QC.CA
25 ans • 1988-2013 TOUJOURS LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

CAUSERIE AVEC
JOSÉE DI STASIO

ANIMATION
MARIE-THÉRÈSE FORTIN

LE JEUDI 6 FÉVRIER À 19 H

Librairie Monet

Galleries Normandie, 2752, rue de Salaberry, Montréal (QC) H3M 1L3
Réservations : 514 337-4083 ou evenements@librairiemonet.com

Librairie **Monet** Flammarion Québec

ESSAIS

200 ans de nationalisme québécois



LOUIS CORNELLIER

Remarquable synthèse historique et politique, *Nouveau bilan du nationalisme québécois*, du politologue Louis Balthazar, est un ouvrage particulièrement éclairant. Mise à jour d'un essai paru en 1986, ce livre entend « dégager les grandes tendances, les grandes orientations du nationalisme au Québec à la lumière de quelques propositions théoriques ». Le regard se veut objectif, mais ne cache pas « une certaine sympathie pour le mouvement nationaliste québécois sous ses formes les plus modérées ».

Pédagogue, le professeur Balthazar, dans un style limpide et dynamique, retrace toute notre histoire afin de faire ressortir le fait que « le nationalisme est intimement lié à l'évolution du Québec » et qu'il est « un ingrédient presque indispensable à son existence, à sa survie, à son développement ». Balthazar, on l'aura compris, ne réinvente pas la roue, mais il clarifie une histoire riche en rebondissements et nous donne des outils pour éclairer le présent.

« Phénomène universel » et puissant, le nationalisme n'a pas toujours bonne presse et est considéré par plusieurs comme « une sorte de maladie des peuples ». Il est vrai qu'il a souvent mené à des aberrations. Balthazar, cependant, y trouve essentiellement l'expression de l'attachement à la nation et refuse « de donner à ce mot un sens péjoratif ».

Le nationalisme, écrit-il, est « un mouvement qui consiste à accorder une priorité à l'appar-

tenance nationale et à lutter pour une meilleure reconnaissance de la nation à laquelle on appartient ». Cette nation, selon le professeur, doit être définie sur une base territoriale et inclut un partage de valeurs, de souvenirs, d'aspirations, de même qu'une langue commune, le tout étant régi par une organisation politique.

Le nationalisme peut être moderne (c'est la forme de l'État-nation née avec la Révolution française), traditionnel (la nation, ici, précède l'État et est inspirée par le courant romantique), étatiste (l'État-providence devient le levier principal de l'émancipation nationale) ou autonomiste (une volonté de se distinguer d'un État centralisateur).

Naissance du nationalisme

Avant le XIX^e siècle, explique Balthazar, il n'existe pas, au Québec, « de véritable mouvement organisé pour lutter en faveur de la reconnaissance d'une nation distincte ». Le nationalisme apparaît donc, ici, à l'époque de l'Acte constitutionnel (1791), quand la majorité francophone prend conscience

Le nationalisme des Québécois

« tend à s'atténuer avec le temps, même dans un contexte où rien n'est fait pour l'apaiser »

que ses intérêts entrent en contradiction avec ceux de la minorité anglophone.

Moderne, en ce qu'il est politique et territorial, le nationalisme canadien du mouvement patriote avortera. Déchiré entre ses visées libérales et sa volonté de préserver des valeurs de l'Ancien Régime, condamné



SOURCE UQAM

Le politologue Louis Balthazar propose l'établissement d'une constitution québécoise, qui inclurait notamment la Charte des droits et libertés, la Charte de la langue française et une charte de la laïcité. Il s'est d'ailleurs prononcé pour une laïcité dite ouverte.

par le clergé, incapable d'obtenir l'appui d'une solide majorité, il tournera en eau de boudin pour faire place, pendant 100 ans, à un nationalisme canadien-français essentiellement culturel, c'est-à-dire catholique, apolitique et plus ethnique que territorial. Ce nationalisme de minoritaires, écrit Balthazar, a peut-être empêché l'assimilation des francophones, mais n'a pas permis leur émancipation économique et politique.

Le nationalisme québécois des années 1960, de type étatiste, renoue avec la forme moderne, tout en préservant certains éléments de la forme traditionnelle. Il se veut donc territorial, politique et culturel

(d'où ses ambiguïtés dans ses rapports avec les anglophones, les autochtones et les immigrants). Il exprime une volonté de souveraineté nationale, tout en empruntant souvent des accents autonomistes. Ce nationalisme, dont l'essence a peu changé malgré les multiples rebondissements de l'histoire récente (Meech, Charlottetown, deux référendums sur la souveraineté), est révélateur, explique Balthazar, des constantes du nationalisme au Québec.

Modération

Ce dernier, en effet, depuis 200 ans, s'est caractérisé le plus souvent par son « visage modéré », par l'expression d'une constante volonté de vivre en français et par son ambiguïté quant au statut poli-

tique souhaité. Balthazar souligne donc « les humeurs d'un électoral d'une étonnante inconstance », constate que le nationalisme des Québécois « tend à s'atténuer avec le temps, même dans un contexte où rien n'est fait pour l'apaiser », et note que « les Québécois s'habituent avec le temps à leur aliénation constitutionnelle ».

Pour toutes ces raisons, le nationalisme autonomiste, c'est-à-dire le rêve, grâce à un fédéralisme renouvelé, d'un Québec presque indépendant mais toujours canadien, est le type qui leur convient le mieux. « Le recours de la souveraineté s'inscrit invariablement chez une majorité de Québécois dans le cadre d'une faillite du fédéralisme canadien, explique le politologue. C'est parce que le Canada fonctionne mal que

bon nombre de Québécois sont disposés à appuyer un projet de souveraineté. » Ce sont donc des souverainistes de conviction plus que de conviction.

Or, et tout le problème actuel est là, « les espoirs de voir advenir une réforme du fédéralisme qui réponde aux attentes exprimées par le Québec depuis au moins cinquante ans sont plus faibles que jamais », constate Balthazar. Rien à l'horizon. Ni l'indépendance ni un fédéralisme renouvelé. » Que faire, dans ces conditions ?

Reprenant une idée déjà lancée par le regretté juge Marc Brière et par le politologue Marc Chevrier, Balthazar propose l'établissement d'une constitution québécoise, qui inclurait notamment la Charte des droits et libertés, la Charte de la langue française et une charte de la laïcité (le politologue se prononce d'ailleurs pour une laïcité dite ouverte), entérinée par un référendum « qui permettrait aux Québécois de se dire un grand Oui ».

Valable, ce projet aurait peut-être pour effet, comme le souhaite Balthazar, de « consolider la forte conscience des Québécois de former une nation distincte », mais il ne réglerait pas le problème fondamental de l'enfermement du minoritaire québécois dans le cadre canadien, problème que seule une véritable souveraineté pourrait résoudre.

Il arrive peut-être un temps où la modération ambiguë devient un soin palliatif.

louisco@sympatico.ca

NOUVEAU BILAN DU NATIONALISME AU QUÉBEC

Louis Balthazar
VLB
Montréal, 2013, 320 pages

Dolto dans le tordeur

La psychanalyste serait responsable de l'épidémie d'enfants rois

LOUIS CORNELLIER

Une querelle agite le monde de la psychologie en France. Elle oppose principalement les psychologues qui se réclament de l'approche cognitive-comportementale aux psychanalystes, accusés par les premiers de défendre des théories non scientifiques qui mènent à des élucubrations inopérantes sur le plan thérapeutique.

En 2005, la publication du *Livre noir de la psychanalyse* (Les Arènes) faisait de cette querelle pour experts un affrontement radical à régler sur la place publique. En 2010, en s'en prenant avec virulence à Freud et à ses thèses dans *Le crépuscule d'une idole* (Grasset), Michel Onfray poursuivait, non sans mauvaise foi, cette entreprise de déboulonnage de la psychanalyse.

Onfray est d'ailleurs le préfacier de *Françoise Dolto, la déraison pure*, le récent pamphlet du psychologue Didier Pleux contre la célèbre psychanalyste française, qui relance le débat. En introduction, Pleux, qui s'attaquait déjà à Dolto dans un chapitre du *Livre noir de la psychanalyse*, reconnaît ouvertement que son livre s'inscrit dans la lutte qu'il mène depuis presque 40 ans « contre l'hégémonie de la psychanalyse en France, une pensée unique en psychologie ». Le succès des ouvrages précédemment mentionnés montre pourtant que cette pensée n'est pas si unique que ça.

Pleux reproche beaucoup de choses à celle qu'il désigne comme la « grande prêtresse de l'éducation psychanalytique ». Les théories de cette dernière, écrit-il, seraient responsables de l'épidémie actuelle d'enfants rois, d'une approche éducative pervertie qui n'en a que pour le principe de plaisir au détriment du principe de réalité, d'une mauvaise perception du rôle parental dans l'éducation des enfants et de la



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

L'auteur Didier Pleux reproche beaucoup de choses à la psychanalyste Françoise Dolto, qu'il appelle la « grande prêtresse de l'éducation psychanalytique ».

persistance de mythes quant aux causes de problèmes comme l'autisme, la dépression ou l'anorexie.

S'il est prêt à concéder que Dolto a fait œuvre utile, dans les années 1950, en incitant une société traditionnelle à « respecter la réalité propre de chaque enfant », Pleux insiste surtout pour dire que, de nos jours, alors que les problèmes des enfants sont le plus souvent dus à une incapacité d'accepter les contraintes, c'est-à-dire le principe de réalité, l'œuvre de Dolto est dépassée.

Attaques personnelles

S'il n'y avait que ça, dans ce livre, nous pourrions parler d'un sain débat d'idées. Or, il y a autre chose. Pleux, en effet, accuse Dolto de s'être inventé

que Dolto aurait prôné une éducation laxiste. Il faut retenir de son œuvre, explique-t-elle, que « l'enfant doit avoir une place, mais pas toute la place », qu'il a « le droit d'avoir tous les désirs et de les exprimer, mais [qu']il doit savoir que, si tous sont légitimes, ils ne sont pas tous réalisables, parce qu'il y a la réalité, les lois, l'existence des autres qu'il faut respecter ». On peut en conclure que, si Pleux a raison de critiquer certaines divagations de Dolto, il a tort de noircir injustement le portrait pour, comme le déplore Winter, « se [faire] un nom en attaquant des noms : Freud, Lacan, Dolto ».

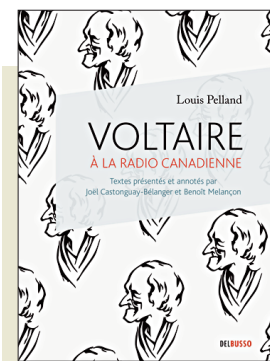
Sur le fond de la question, qui concerne la valeur et la pertinence de la psychanalyse, Pleux a tort, aussi, de trancher le débat un peu vite. L'autisme, écrit-il, n'est pas un trouble de la communication avec la mère ou une affection psychoaffective, mais un handicap. Peut-on, avec les psychanalystes, en douter? Chercher un sens (psychique) à l'anorexie, comme le suggère Dolto, est une perte de temps, continue le psychologue. Dolto, elle, avec raison, cherchait.

Lenjeu est bien résumé par la philosophe Katia Kanban, dans une recension (*Actu Philosophia*, 10 janvier 2014) d'un livre du psychanalyste Pierre-Henri Castel, très critique à l'égard des thérapies cognitivo-comportementales. « En bref, écrit Kanban, ne doit-on pas chercher le sens des symptômes sans les réduire à des dysfonctionnements cérébraux et cognitifs ? » Notre réponse à cette question déterminera notre camp dans cette querelle.

Collaborateur
Le Devoir

FRANÇOISE DOLTO,
LA DÉRAISON PURE
Didier Pleux
Autrement
Paris, 2013, 192 pages

LA VITRINE



ESSAI

VOLTAIRE À LA RADIO CANADIENNE

Louis Pelland, textes présentés et annotés par Joël Castonguay-Bélanger et Benoît Melançon
Del Busso
Montréal, 2013, 90 pages

Scripteur radiophonique, le journaliste Louis Pelland (1912-1981) avait une dent contre Voltaire, qu'il accusait d'avoir été un des artisans de l'abandon de la Nouvelle-France par la mère patrie. Les textes de deux émissions diffusées à la radio publique canadienne, en 1964-1965 et en 1971, en témoignent. Dans *Voltaire et le Canada*, une émission documentaire, Pelland souligne la « sempiternelle mauvaise foi envers le Canada » du grand écrivain, « cet homme toujours en contradiction avec lui-même ». Dans *Voltaire s'en va-t-en Canada*, une dramatique au ton bouffon, on retrouve le philosophe confiant son mépris du Canada et de ses habitants à Benjamin Franklin. C'est drôle, mais souvent inexact sur le plan historique, notent les présentateurs de ces textes, qui profitent de l'occasion pour déplorer la quasi-disparition de la culture littéraire à la radio publique.

Louis Cornellier



ESSAI

LA LAÏCITÉ, UN PROJET D'AVENIR

Louise Mailloux
Renouveau québécois
Montréal, 2013, 176 pages

Passionaria de la laïcité, la professeure de philosophie Louise Mailloux défend avec vigueur, dans ce recueil de textes d'abord parus dans *L'Aut journal*, le projet de charte du Parti québécois (PQ). À partir des années 1960, note-t-elle, les féministes, la gauche et les catholiques progressistes défendaient la cause de la laïcité au Québec. Or ces mouvements ont été pervertis, dans les années récentes, par le multiculturalisme, l'islamisme et l'idéologie interreligieuse, ce qui explique leur rejet actuel du projet de charte du PQ. Ce dernier, selon Mailloux, reste pourtant une urgente nécessité « afin de préserver les acquis d'une laïcité de plus en plus fragilisée et menacée », de même que l'identité québécoise. Si elle convainc souvent en défendant sans compromis la laïcité, Mailloux ne laisse pas d'irriter en cachant mal son aversion plutôt primaire contre le religieux.

Louis Cornellier